

## Prologue

Vincent est un homme au seuil de la vieillesse, d'apparence encore jeune, mais aussi un brin lassé par les bruits toujours plus nombreux et plus trépidants du monde moderne. Il y a quelque temps de cela, il est revenu résider au village, dans sa maison natale qui l'a vu grandir : une de ces vieilles bastides un peu à l'écart du hameau. Son père y mourut voilà une vingtaine d'années, et sa mère suivit quelque temps après.

Après plus d'un demi-siècle, il semblerait que rien, finalement, presque rien n'ait changé autour de ces maisons et de l'espace champêtre. Mis à part, tout de même, que l'on n'y voit plus les gros chevaux tirer la charrue ou, pour vendanges, attelés par couples superbes aux lourds tombereaux débordants de raisins. Sans compter que l'on n'entend plus aussi, les sonnailles des troupeaux de moutons s'échappant des bergeries pour le pâturage, dans un concert de bêlements.

Dans le grenier, il ne reste plus qu'une vieille odeur de paille et de foin. Sous le hangar et dans la remise, dorment les outils à la retraite : poussiéreux, recouverts de toiles d'araignées... Le pressoir voisine avec la jardinière qui lève les bras aux poutres comme en un geste de désolation. Dans la cave abandonnée, sur les planches du cuveau désespérément vide depuis longtemps, quelques barriques desséchées n'espèrent même plus le vin qui les abreuverait. Seules, dans l'écurie déserte, les hirondelles reviennent chaque printemps bâtir leurs nids.

C'est en passant sous le figuier qu'il lui semble entendre l'abolement joyeux de *Flambeau*, chien bâtard, qui tirait

sur sa chaîne lorsqu'il lui rendait visite. Il entend aussi comme en écho, la voix de son père calmant la bête.

Dans ce décor de sa petite jeunesse, Vincent se promène, reconnaissant chaque recoin. C'est ainsi, au fil de ses journées de paresse, que les souvenirs lui reviendront petit à petit en mémoire... Surtout les bons souvenirs...

Lorsqu'il prépare son café du matin, il est obligé de penser aux mêmes gestes que sa pauvre mère faisait là aussi, il y a plus de cinquante ans... Il est alors un gamin de huit ans. Il va à l'école du village éloignée d'environ deux kilomètres du hameau. Il aime bien son école, pour ce qu'il y apprend, pour ses petits copains qu'il y retrouve tous les matins, pour son bon maître qui lui conte de tant belles choses.

Il aime son école, mais quelques fois, lorsque le matin, il n'a pu sauter du lit assez tôt, quand les autres écoliers sont déjà parti et qu'il lui faut faire seul le chemin, alors il trouve que le trajet est long... Bien trop long. Il y a d'abord les chiens qui, sur son passage, se cabrent contre les portails et les petits murs en aboyant méchamment... Puis, longeant les buissons de ronces et les fossés herbeux, le bruit des fuites et de frôlement de quelques bestioles dérangées, certes, autant et même plus effrayées que lui. Dans sa tête, son imagination fait son chemin... Quelque jour, ces chiens sauteront dans la rue et finiront par lui mordre ses mollets nus, toutes ces bêtes qu'il ne fait qu'entrevoir : chouette, souris, belette et que sais-je encore, lui bondiront dessus pour, qui le sait, peut-être lui crever les yeux...

Sa mère le connaît bien... Elle lit la peur dans son regard... « *Allons, allons, mon drolet... Tu es un homme, maintenant, non ?* ». Mais il en est encore qu'un petit bout, d'homme, et l'envie de pleurer l'opprime. A le voir prendre son sac, le reposer, le reprendre... la mère a compris... Elle s'incline, s'accroupit pour le prendre entre ses bras, le serrer contre elle, bien fort. Oh ! pas bien longtemps !... Ce

n'est pas dans son caractère de s'attendrir... Seulement assez pour que l'enfant oublie un moment son angoisse et ravale ses larmes en reniflant.

Le père les regarde, plus ému qu'il veut bien le laisser paraître... L'image de son père se présente devant les yeux de Vincent, lorsque cet homme à l'aspect bourru se penche vers lui pour un baiser furtif et qui, puis, paraissant presque honteux de cet instant d'attendrissement, s'en retourne vers sa pompe pour arroser le jardin.

Cette pompe, aujourd'hui recouverte de rouille, fait partie du décor de son enfance. Vincent se souvient d'une année : peut-être en trente-six... Il faisait une chaleur du feu de Dieu... Egalement la nuit ! A croire que le soleil continuait à chauffer, caché sous le feuillage ! On aurait pu faire cuire un oeuf sur les rochers qui bordent les sentiers ! Non seulement il faisait chaud, mais il ne resta pas loin de deux mois sans tomber une goutte d'eau. Les fontaines se tarissaient et les ruisseaux s'asséchaient. Dans ce jardin situé derrière la maison, les quelques fleurs s'étaient fanées. L'on pouvait y voir les maigres poirées et les tomates jaunies. Les feuilles étaient rongées par les insectes et les haricots crevaient de soif.

Dès que le soir tombait et le matin à la pointe du jour, le paire s'escriyait sur le bras de cette pompe dont le grincement en retentit encore aujourd'hui dans les oreilles de Vincent. Cela durait une petite demi-heure... Le temps d'épuiser la nappe, c'est-à-dire le temps qu'un mince filet d'eau mouille deux sillons qui se fendilleraient d'ailleurs dans quelques heures. C'était puis un râle qui arrivait du fin fond du forage, accompagné de giclées d'eau jaunie, terreuse, suivies de grands soupirs de regret... Et le bras tombait, désolé, inutile, le long du corps vide. Il en était de même pour l'homme qui baissait les bras, lassé, dans un geste de découragement.

Vincent se souvient aussi des longues soirées d'hiver : ils se réfugiaient frileusement au coin de la grande cheminée, devant un bon feu de souches qui pétillait

gaiement... La maire n'est guère bavarde... Alors que les aiguilles de son tricotage s'affairent entre ses doigts lestes, elle écoute avec son fils les paroles de son homme. Et le petit Vincent n'irait pas au lit pour écouter son père. Celui-ci lui raconte des histoires d'un vieux temps, de son village, de sa jeunesse... avec tant de passion, que toutes ces choses, pourtant toutes simples et souvent puérides, effacent la fatigue de ses yeux.

Alors que la maire approuve parfois en opinant de la tête sans arrêter son oeuvre, le père n'en finit plus de parler de sa vie passée.

Aujourd'hui qu'ils ne sont plus là, cette vie est sienne, à Vincent, avec toutes ses histoires bien rangées dans sa tête, à côté de ses propres histoires. Il y ajoute celles de ses grands-parents et de sa tante Catherine à laquelle il rendait souvent visite au village voisin.

Il est un homme presque plein d'histoires... Pour ne pas les oublier il a commencé par les noter. Aujourd'hui il en a noirci bien quelques feuilles de papier. Demain, il essayera d'en faire autant... au moins. Ainsi, au fur et à mesure, jusqu'à ce que les idées et les souvenirs ne lui reviennent plus. Tout en écrivant, il boira son café fait du matin avec l'eau de la pompe à bras... Il regardera par la fenêtre du côté du bois et du ruisseau, pour se rafraîchir la mémoire. Il racontera sa vie d'enfant, puis, celle qui a suivi, enfin, sa vie d'homme. Bien que celle-ci soit des plus communes, qu'importe, il en parlera aussi... La réalité vraie... mais ses rêves aussi.

Voyageur en chambre avec les héros de Jules Verne, de Jack London, de Michel Zévaco et qui sais-je encore, il fut un temps où il se croyait fait pour les grandes aventures, dans le lointain, dans les îles du soleil. Pour n'avoir jamais, par manque de témérité, osé sauter le pas, ne recherchant même pas la moindre des occasions, il a achevé sa pauvre vie de vieux garçon gribouilleur, de fonctionnaire

écrivain, errant de bureau en bureau, tous plus poussiéreux et ennuyeux les uns que les autres. Il a vécu par la pensée des voyages extraordinaires et féeriques, en passant par toutes les mers et océans... au lieu de cela...

Pourtant, Vincent ne regrette rien. Il est certain qu'il s'est contenté de ses rêves... mais aussi de l'espérance de revenir un jour par là... au pays de ses tendres souvenirs. Chacun voyage comme il peut !



## La petite école et son maître

Lorsqu'il entra à l'école, Vincent devait avoir cinq ans. Une école comme beaucoup d'école de village : une bâtisse plus longue que large avec ses grandes fenêtres à carreaux, les salles de classe au rez-de-chaussée, les appartements des maîtres à l'étage. Une cour ombragée par quelques platanes avec son préau dans le fond. La première salle s'ouvre en haut d'un perron de trois marches. Vaste local entouré de bancs et parsemé en désordre d'une dizaine de petites tables et chaises.

C'est par là que Vincent vint s'asseoir, après son père et son grand-père. Fameux jour où, pleurant à chaudes larmes, et hurlant de détresse, il fut traîné par sa mère jusqu'au seuil... La maîtresse lui donna un biscuit... et il se retrouva sur le banc des tout-petits, reniflant, dans sa première blouse neuve, encore toute amidonnée.

Comment lui apprit-on à lire ? Malgré soixante ans passés, Vincent s'en souvient comme si c'était hier... Lorsqu'il pense au fameux et indispensable livre de *Pipe* d'alors comme il lui serait doux de pouvoir en tourner les pages d'un spécimen, image toute simple de son enfance.

Les années passèrent vite et un beau jour, Vincent se retrouva dans la classe des "grands". C'était ainsi que l'on désignait ceux qui visait le "certif" ! Cette classe, il l'a encore devant les yeux, avec ses trois ou quatre travées de bureaux et de sièges attenants, les tableaux noirs, la tribune du maître juché sur son estrade. Son petit poêle noir et rond, qui, en hiver, chauffait bien tout son petit monde. A côté, le tas de bois dont, de temps en temps, le maître garnissait le foyer d'une bûche. La bibliothèque

vitrée aux livres qui, longtemps, avait tant fait envie au petit Vincent.

Et son maître ? L'on ne peut oublier son maître d'école ! Bon ou mauvais... Celui de Vincent n'était pas un méchant homme, pourtant, il se faisait craindre de ses élèves. Petit, trapu, la moustache en balayette, le cheveu épais, il allait d'un pas vif, les mains nouées derrière son dos ou, selon ses humeurs, les deux poings serrés dans les poches de sa blouse grise. Il donnait des leçons à copier aux indisciplinés et des verbes aux bavards. Les quelques excités étaient priés de "*venir au bureau*". Ceux-là savaient ce que ce terme signifiait ! En pensant à ce qui les attendait, ils obéissaient en boudant... et zou les coups de règle sur les doigts ! Après cela, à cette époque, il n'était pas dans les coutumes d'aller se plaindre aux parents.... A Vincent, il n'en serait même pas venu la moindre idée... Il se serait fait retourner comme un pain chaud !

Pour Vincent, plutôt étourdi, la retenue le guettait souvent. Voilà bien qui lui était de longs moments de languitude, seul dans la classe... Par les fenêtres grand ouvertes, le rayon de soleil, le chant des oiseaux dans les platanes, les rires et les cris des petits copains qui se poursuivaient, tout ce qui lui arrivait alors du dehors paraissait se moquer de lui... Et pendant ce temps, la pauvre victime alignait ses verbes en colonnes : « *Je parle... j'ai parlé... il parle... je ne parlerai plus...* ». Et la grande aiguille de la pendule qui ne bougeait pas !... Et le maître qui avait disparu... Celui-ci revenait dans la classe, venant de son jardin attenant, quelques fois, au printemps, avec une poignée de radis aux têtes rouges qu'il venait d'arracher au semis. Jamais radis n'avaient fait autant envie à Vincent ! L'homme s'approchait, prenait la feuille... à peine un coup d'oeil... il la zébrait d'un "*Vu*" magistral, puis, ses pensées paraissant ailleurs, d'un doigt distrait, il montrait la porte de la liberté.

Il n'est pas certain que la science de cet homme ait été tellement grande... Pourtant, ses élèves l'admiraient. Il est

vrai que ce qu'il savait, il le savait bien ! Oh ! sa façon d'apprendre n'était pas finement étudiée : à coup de dictées, de problèmes, de rédactions, d'exercices de toutes sortes, des leçons à apprendre par coeur, il farcissait les petites têtes d'un tas de choses, que celles qui n'était pas trop faible intellectuellement, finissaient par en retenir une partie... lorsque le gamin était en âge ! Avec lui, Vincent apprit à écrire presque sans faute, à démêler toutes sortes de problèmes, acquérir assez d'idées pour les rédactions Non pas des idées à lui, à cette époque, elles auraient été plutôt risibles !... mais plutôt les idées qu'il faut avoir.

Lorsqu'il quitta son école, ce fut avec une belle écriture. Il avait appris la cursive, la bâtarde, la ronde et même la gothique ! Mais, autant avantaagé qu'il puisse avoir été – peut-être naturellement –, il n'avait jamais pu égaler son maître. Celui-ci, que ce soit sur le tableau noir ou sur le papier, n'écrivez pas... il ouvrageait, ciselaient ses lettres avec un art, une élégance, que le fil des ans s'était toujours refusé à faire trembler.

Avec ça, l'homme était la conscience même. Jamais personne ne l'avait vu en retard. Il aurait pu servir d'horloge au village ! Aussitôt son travail terminé, on pouvait le voir dans son jardin. Fils de paysan, il avait le savoir-faire et les passions d'un paysan. Aussi bien, le temps des vacances scolaires, il ne lui faisait aucune peine d'aller aider un de ses voisins pour moissonner ou vendanger. Toute sa vie d'enseignant se déroula au village. Il y vint jeune homme, il en partit avec les cheveux blancs, estimé de tous. Aussi, pour Vincent, comme pour tant d'autre, il fait partie de ces gens que l'on n'oublie pas... que l'on ne peut oublier !... de ceux qui demeurent dans votre mémoire et dont on prend plaisir à remuer de temps en temps les doux et tendres souvenirs.

L'autre jour, Vincent s'est arrêté devant son école... Pour la regarder longtemps, ne la voyant plus à force de la trop connaître... Elle n'a guère changé : les platanes ne lui

paraissent pas davantage vigoureux que dans la mémoire de sa jeunesse. Pourtant, ils auront bientôt soixante-dix ans de plus ! Et Vincent se met à penser et à regretter les automnes de ce temps-là, lorsque les larges feuilles à moitié grillées par les premières brumes matinales, mais si joliment marbrées, tombaient à foison pour être ensuite entassées dans un coin par les tourbillons du Mistral.

Sans oser rentrer, il s'est hissé sur la pointe des pieds pour, par un coin de carreau, jeter un coup d'oeil dans la classe... pour voir : le plancher en bois est toujours là... et aussi le petit poêle rond. Ils ont changé les bureaux... et l'estrade du maître a disparu. Par contre, la bibliothèque vitrée est toujours dans son coin, aussi la mappemonde qu'il aimait tant faire tourner sous ses doigts, déverrouillant ainsi la porte des rêves pour des voyages sans fin.

Dans la tête de Vincent affluent en masse des souvenirs tous plus tendres les uns que les autres... Dans la cour, autour de lui, un groupe de gamins qui se poursuivent en criant et se bousculant... Dans le recoin à l'ombre, quelques autres jouent aux billes... Il n'a qu'à tourner la tête pour apercevoir la cloche suspendue toujours au même endroit et dont il conserve toujours le "ding dong" de cristal dans les oreilles... Tout à l'heure, celui qui viendra tirer sur la chaîne, troublera les jeux et calmera les cris de toute cette marmaille qui viendra s'aligner en silence devant la grande porte d'entrée.

Mais, dans tout cela, dans toute cette foule de souvenirs, qu'est devenu, où donc est passé le drôlet inconsolable que l'on traînait de force à la petite école.